

couvre l'autre, et se détache d'elle-même lorsqu'elle est arrivée à un certain poids; elle tombe alors à terre et reste enfoncée dans le sable. La patrie de cette pierre merveilleuse doit être placée, toujours suivant les mêmes autorités, dans la Chine et dans le Thibet.

Les vertus surnaturelles que l'on accordait au *bézoard*, ainsi que sa rareté, lui ont fait acquérir un grand prix. Aujourd'hui encore, en Orient, ces propriétés ne sont nullement contestées, et, sous le premier Empire, on put voir, parmi les présents envoyés à Napoléon par le schah de Perse, des *bézoards* que l'empereur eut la curiosité de faire analyser et qu'il se hâta de jeter au feu lorsqu'on lui eut rapporté que cette merveille n'était autre chose que des calculs urinaires du cheval ou du bœuf. En effet, ces concrétions calculeuses se développent dans le canal alimentaire des ruminants, ainsi que chez l'éléphant, le rhinocéros, le chien, le cheval, le castor, le sanglier et même le porc-épic. Elles n'ont ni odeur ni saveur; elles sont jaunes, grises, vertes, bleues, rouges ou noires; de forme ronde, ovale ou cylindrique. Leur volume est quelquefois considérable, comme chez l'éléphant et l'hippopotame. Les *bézoards* sont composés de couches superposées, au centre desquelles on trouve quelque matière végétale qui sert de noyau ou de base, et qui a été recouverte de phosphate ammoniacomagnésien, mélangé d'une matière extractive colorante. D'après Fourcroy et Vauquelin, les *bézoards* d'un vert pâle se volatilisent au feu, et se dissolvent dans l'alcool bouillant. Le *bézoard* brun ou violet, insoluble dans l'alcool, se dissout dans les alcalis et donne une liqueur pourpre. On en distingue deux espèces ou variétés principales : le *bézoard oriental*, qui se forme dans le quatrième estomac de la gazelle des Indes, et le *bézoard occidental*, que l'on trouve dans la caillotte de la chèvre sauvage du Pérou. Autrefois, on regardait ces corps comme de puissants alexipharmques. Le premier était beaucoup plus estimé que l'autre. On les payait au poids de l'or, et on leur attribuait de grandes vertus. Aujourd'hui, on les considère comme des corps inertes, et l'on n'en fait plus aucun usage, même dans la pharmacie vétérinaire. On ignore quelles sont les causes de leur formation, car on ne peut pas admettre qu'ils doivent naissance à la faiblesse de l'organe qui les contient, parce que cette faiblesse est plutôt déterminée par leur présence qu'elle n'est cause de leur production. Il est impossible également de reconnaître leur existence chez l'animal vivant. Les vétérinaires ne connaissent aucun moyen de combattre les *bézoards*. Cependant, si on les soupçonnait dès le principe, on pourrait peut-être en déterminer l'évacuation par l'administration des purgatifs.

BÉZOARDINE s. f. (bô-zo-ar-di-ne — rad. *bézoard*). Chim. Substance particulière qui fait la base des *bézoards* orientaux.

BÉZOARDIQUE adj. (bô-zo-ar-di-ke — rad. *bézoard*). Pharm. Qui a rapport au *bézoard*, qui en contient, qui en a les propriétés : *Préparation* *BÉZOARDIQUE*.

— Chim. *Acide bézoardique*. Ancien nom de l'acide urique et de l'acide lithofollique. Il nom actuel d'un acide particulier qui forme la base de certains *bézoards* orientaux.

BÉZOCHÉ s. f. (bô-zo-che). Hortic. Bêche de pépiniériste, pour couper les racines.

BEZOLE s. m. (be-zo-le). Ichthyol. Un des noms du corégone.

BEZONS, comm. de France (Seine-et-Oise), arrond. et à 14 kil. N. de Versailles, sur la rive droite de la Seine; 834 hab. Château avec un parc dessiné par Le Nôtre; beau pont, de construction récente.

BEZONS (Claude-Bazin, seigneur de), littérateur et magistrat français, né à Paris en 1617, mort en 1684. D'abord avocat général au grand conseil, il fut plus tard, pendant vingt ans, intendant du Languedoc. Nommé membre de l'Académie française en 1643, il fut le premier qui, après Patru, prononça un discours de réception. Il a publié divers *Discours*, notamment *Discours sur le traité de Prague*, fait en 1635 (Paris, 1637).

BEZONS (Armand-Bazin de), prélat français, fils du précédent, mort en 1721. Successivement évêque d'Aix (1685), archevêque de Bordeaux (1698) et archevêque de Rouen (1719), il devint, après la mort de Louis XIV, membre du conseil de conscience établi en 1715, puis membre du conseil de régence. On a de lui : *Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux* (1704).

BEZONS (Jacques-Bazin de), maréchal de France, frère du précédent, né en 1646, mort en 1733. Il figura avec distinction dans toutes les guerres de son temps : en Portugal (1667), en Catalogne (1668), en Hollande (1672-673), à Senef (1674), au passage du Rhin, en Flandre. Nommé colonel de cavalerie après la bataille de Senef, créé brigadier en 1688, puis maréchal de camp et gouverneur de Gravelines, Bezons fut fait lieutenant général en 1702. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il fit preuve de la plus grande activité, seconda M. de Vendôme dans toutes ses expéditions, prit part aux sièges de Gerverlo, de Verceil, d'Ivrée, commanda le corps d'observation du Rhône (1707), passa l'année suivante en Espagne, où il prit Tortose; et, après avoir reçu le bâton de maréchal en 1709, il devint

commandant de l'armée du Rhin, s'empara de Landau (1713) et fut appelé en 1715 à siéger au conseil de régence.

BEZOUT (Etienne), mathématicien français, né à Nemours en 1730, mort à Paris en 1783. Il n'avait encore que vingt-huit ans, lorsque divers mémoires lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences. En 1763, il fut nommé examinateur des gardes de la marine, et de l'artillerie en 1768. Il a laissé un *Cours complet de mathématiques à l'usage de la marine, de l'artillerie et des élèves de l'Ecole polytechnique* (1780, 6 vol.), et une *Théorie générale des équations algébriques* (1779). Les ouvrages de ce savant ont été longtemps classiques et populaires, bien qu'il ait souvent négligé des démonstrations indispensables dans l'enseignement des sciences exactes. Condorcet a fait son éloge. Napoléon tenait Bezout en grande estime. Les démonstrations rigoureuses du mathématicien devaient convenir à l'esprit droit et positif du conquérant.

Bézuquet (madame), type créé par l'imagination des commis en nouveautés. Mme Bézuquet florissait il y a une vingtaine d'années, et on la retrouve encore dans quelques magasins, où l'on a conservé le souvenir des plaisanteries, des mystifications, disons le mot, des *charges* traditionnelles; car le magasin a ses charges comme l'atelier. La pratique, voilà l'ennemie de tous les jours, de tous les instants; elle ennuie, elle assomme le commis; il faut bien que celui-ci se venge. Pour cela, il crée à son service un argot symbolique et tout un répertoire de bonnes malices : c'est ainsi que Mme Bézuquet est devenue entre ses mains une allégorie, un moule dans lequel il a fait entrer la pratique. « Tiens, voilà madame Bézuquet », dit-on en voyant passer, et le plus souvent en voyant entrer la vieille ou jeune *marchandeuse* bien connue. — Ou bien, dans une autre occasion : « Comment, madame, vous ne voyez rien là qui vous convienne? En vérité vous avez tort de ne pas vous décider pour cet article, nous avons vendu ce matin le pareil à Mme la comtesse de Bézuquet, qui en était enchantée, et cette dame est difficile à contenter d'ordinaire. »

BEZZICALUVA (Ercole), peintre et graveur italien. V. *BAZICALUVA*.

BEZZO s. m. (bê-zo). Petite monnaie qui avait cours à Venise, et valait de 2 à 3 centimes.

BEZZUOLI ou **BEZZOLI** (Giuseppe), peintre italien, né à Florence en 1784, mort dans la même ville en 1855. Son père, Luigi Bezzuoli, qui était peintre de fleurs et de perspectives, le destinait à la profession de médecin. Après avoir étudié quelque temps l'anatomie, le jeune Giuseppe, entraîné par sa vocation pour la peinture, prit des leçons de Luigi Sabatelli, habile dessinateur à la plume, et suivit ensuite les cours de l'académie des beaux-arts de Florence. Il fit de rapides progrès sous la direction de Giuseppe Piatoli, de Pietro Petroni et du Français Desmarais, et remporta la médaille d'or au concours triennal de 1811, pour un tableau représentant *Ajax défendant le corps de Patrocle*. Il se rendit ensuite à Rome, où il étudia avec ardeur les chefs-d'œuvre de Raphaël, du Dominiquin et du Guide, et où il fit, pour le comte Tosi, de Brescia, une copie de l'*Ecole d'Athènes*. Il peignit dans la même ville, pour le comte Alari, de Milan, *Françoise de Rimini* et *Paul surpris par Lancelot*, composition qui lui valut le titre de professeur adjoint de dessin à l'académie de Florence, en 1814. Nommé professeur titulaire de dessin en 1816, professeur adjoint de peinture en 1829, il succéda, comme professeur titulaire de peinture, à son ami Pietro Benvenuti, en 1844, et fut décoré de l'ordre du Mérite par Léopold II, en 1847. Il a peint à l'huile et à fresque une multitude de compositions religieuses, historiques, mythologiques, qui ont eu un succès considérable en Italie. Nous citerons, parmi ses peintures à fresque : *Alexandre chez Apelle*; la *Tempérance*, la *Justice*, la *Prudence* et la *Force*, dans le palais grand-ducal; les *Exploits de César*, en onze tableaux, au palais Pitti; *Galilée faisant ses expériences sur la chute des graves*, au musée de physique; les *Amours d'Angélique et de Médor*, dans le palais Pucci; la *Triomphe de Bacchus*, dans le palais Borghese (Florence); une des *Journées joyeuses de Boccace*, dans le palais Rossi; à Pistoie, la *Déposition au tombeau*, dans la cathédrale de la même ville; *Cérès à la recherche de Proserpine*, dans le palais Franceschi, à Pise, etc. Parmi ses peintures à l'huile : l'*Entrée de Charles VII à Florence*, vaste composition commandée par le grand-duc, et vantée par les Italiens comme un chef-d'œuvre, sous le rapport de la conception, de l'expression des figures, de la correction du dessin, de l'élégance des formes, de la vérité et de la séduction du coloris; le *Baptême de Clovis*, dans l'église de Saint-Reini; *Manfred retrouvé parmi les morts après la bataille de Benevent*, tableau peint pour le comte Demidoff; la *Mort de Philippe Strozzi* et l'*Assassinat de Lorenzo de Médicis*, peints pour le chevalier Nicolas Puzzi, amateur distingué; la *Folte guidant le char de l'Amour*, au palais Gerini; la *Mort d'Abel*; un *Episode du Déluge*; *Eve pécheresse*; *Médée projetant la mort de ses enfants*; une *Jeune fille en prière*, etc. Bezzuoli a exécuté un grand nombre de portraits, entre au-

tres ceux du savant Mascagni, du sculpteur Bartolini, du poète Niccolini, du grand-duc Léopold II, de l'archiduchesse Augusta, de Victor-Amédée II, du maréchal Haynau, du comte Guido della Gherardesca, de la comtesse Orloff, et de beaucoup d'autres personnalités italiennes, anglaises, russes. Il n'a exposé que deux fois en France : la *Vénus au miroir*, au Salon de 1827, et *Eve pécheresse*, à l'Exposition universelle de 1855. La *Vénus* valut à l'artiste une lettre flatteuse de Guérin, et fut gravée par les soins de la Direction des musées.

B-FA-SI s. m. (bô-fa-si). Anc. mus. Terme par lequel on désignait le ton de si, lorsqu'on figurait le si par un b : *Cet air est en B-FA-SI*. (Acad.)

BHADRA s. m. (bâ-dra). Chronol. Mois de l'année indienne, correspondant à août-septembre.

BHADRINATH, petite ville de l'Indoustan anglais, présidence du Pendjab, à 100 kil. N.-E. de Sirinagor, dans une haute vallée de l'Himalaya. Sources sulfureuses thermales; temple sacré desservi par des brahmanes et visité annuellement par plus de 50,000 pèlerins.

BHAGAVAN, nom donné par les Indiens à Siva et à Vishnou.

Bhāgavata geeta (L.), poème philosophique sanscrit. « Le *Bhāgavata geeta*, dit un savant orientaliste, M. Ed. Duméril, n'est pas seulement un poème d'une forme splendide, où, comme dans la plupart des grandes productions du génie indien, la poésie sert de prétexte à des spéculations philosophiques; c'est avant tout un Evangile, une bonne nouvelle annoncée au monde par un dieu qui s'est fait homme pour la circonstance, et voilà plus de deux mille ans que cette révélation enseigne la résignation et l'espérance à des millions de désérités des joies de la terre. Dans cet épisode dogmatique se trouve, sinon la cause d'une des civilisations les plus singulières dont l'histoire ait gardé le souvenir, au moins le résumé, nous avons presque dit le symbole, de ses croyances; il ne s'agit plus que de comprendre, et l'Europe savante s'est mise courageusement à la tâche. »

Les brahmanes, jaloux de mener une existence contemplative sous une atmosphère embrasée qui faisait de tout travail un supplice, voulurent légitimer par le raisonnement la supériorité de leur caste : ils inventèrent un Être suprême pour le besoin de la cause. Ces doctrines conservatrices de la société indienne, déjà ébauchées par Patandjali, reçurent leur dernière expression dans le *Bhāgavata geeta*. En introduisant un dieu dans un système philosophique qui ne laissait aucune place à la divinité, sans en nier positivement l'existence, la classe intelligente de l'Inde accomplit un véritable tour de force. « Par une habile mise en scène, dit encore M. Duméril, l'auteur n'en donne pas moins à ses enseignements la sainteté de vérités dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et l'autorité d'un révélateur supérieur à l'humanité. C'est dans le *Mahābhārata*, le recueil le plus respecté des traditions nationales, qu'il établit sa chaire; et il y dogmatise sur les plus subtiles questions de la métaphysique et de l'ontologie, par voie d'épisodes. Supposez le poème de Parménide encadré dans l'*Iliade* au moment où Hector va tomber sous les coups d'Achille, avec cette seule différence que la poésie indienne est si étrangère à toutes les conditions de l'art européen, que l'imagination ne songe même pas à remarquer l'absence d'unité et d'harmonie! »

Les descendants de Kourous se disputent la souveraineté de Hastinapoura; la guerre va se terminer par une dernière bataille. Au moment où les trompettes et les conques vont donner le signal de l'engagement, Arjouna, le plus brave chef de l'armée des Pandavas, est saisi de pitié; il vient à douter de son droit d'attenter à la vie de ses semblables; son arc lui tombe des mains, et il s'éloigne de la mêlée. Or, c'est un dieu qui conduit son char sous les traits d'un de ses compagnons d'armes : ce dieu est Krishna, la huitième incarnation de Vishnou. Il lui adresse une harangue dont la morale répond à ce précepte : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Le poète expose ensuite un système de philosophie fort complexe, où il aborde tous les mystères de l'ontologie : « Il admet comme principe de toute chose une sorte de trinité philosophique dont, malgré leur identité de nature, les trois termes ont chacun une destination spéciale et des facultés qui leur sont propres : un Être suprême, essence de la matière et source commune de toutes les âmes; l'âme individuelle, qui possède seule la faculté de sentir et revient s'absorber de nouveau dans l'Être suprême, quand elle a satisfait à sa destinée et parcouru toutes les phases de la vie; la Nature, esprit universel du monde et principe vital de toutes choses, qui émane éternellement de l'Être suprême et se répand incessamment dans toute la matière. »

Diverses traductions du *Bhāgavata geeta* ont paru en langues européennes. Celle qu'a donnée Parraud, en 1877, fut écrite d'après une version anglaise; elle est restée presque inconnue. Schlegel a fait une traduction latine. M. Barthélemy Saint-Hilaire est venu ensuite, qui a refait sur le texte sanscrit le travail de Parraud. Enfin, M. Cockburn

Thomson a donné, en 1855, une traduction anglaise très-estimée.

Bhāgavata purāna, ouvrage sanscrit qui appartient à la collection des ouvrages désignés sous le nom de *purānas*. « On sait, dit Burnouf dans le beau travail qu'il a consacré au *Bhāgavata purāna*, que les *purānas*, comme plusieurs des compositions religieuses et philosophiques des brahmanes, ont la forme d'un dialogue dans lequel interviennent, d'un côté un sage, auquel on attribue la connaissance des choses qui font le sujet du livre, et de l'autre, des auditeurs qui, par leurs questions, l'invitent successivement à la leur communiquer. Ces dialogues ont lieu, la plupart du temps, entre les solitaires de la forêt Naimicha, située dans le nord de l'Inde, qui sont occupés à célébrer un grand sacrifice, et un savant illustre qui porte plusieurs noms. « Différentes opinions attribuent au *Bhāgavata purāna* Vopadēva pour auteur. Burnouf discute savamment cette question, ainsi que celle de l'âge qu'on doit attribuer au *Bhāgavata purāna*. Pour lui, c'est un ouvrage de composition relativement moderne. Des dix-huit *purānas*, il n'en est pas de plus populaire que le *Bhāgavata purāna*. Wilson déclare que c'est, sans contredit, le livre qui a le plus de popularité parmi les Indous des provinces occidentales. Il en existe de nombreuses traductions dans plusieurs langues modernes de l'Inde, telles que le télougou, le tamoul, le canara, etc. « Sans aucun doute, dit Burnouf, la date de cette compilation est moderne, mais les matériaux en sont évidemment très-anciens. Si l'on retranche du *Bhāgavata* des expressions et des figures qui attestent la décadence de la poésie indienne, si on laisse de côté la théorie de la foi et de la dévotion, dont les développements exagérés appartiennent aux sectes modernes, on trouvera que l'auteur de ce poème n'a fait que mettre, sous une forme qui lui est toute personnelle, des croyances et des idées qui existaient certainement bien longtemps avant lui, et qu'il n'a eu d'ordinaire d'autre objet que de rapporter, comme l'a très-bien dit le savant M. Mill, les traditions que lui fournissaient les plus vieilles légendes purāniques. » Burnouf démontre, par des comparaisons fort étendues, dans quelle forte proportion l'auteur du *Bhāgavata* mit à contribution les monuments védiques, ainsi que ceux de la littérature brahmanique, tels que le *Mahābhārata*.

Le titre de *Bhāgavata*, que porte cet ouvrage, dérive du nom de *Bhagavat*, celle des épithètes de Krishna que l'on regarde comme la plus élevée et la plus sainte. C'est le même titre que celui du chant célèbre contenu dans le *Mahābhārata*. Le *Bhāgavata* est donc un purāna consacré à la louange de Vishnou, envisagé sous son caractère le plus glorieux et le plus complet. L'auteur ne raconte pas seulement l'histoire de Vishnou dans son incarnation de Krishna, mais il suit le dieu dans chacune des incarnations sous lesquelles la mythologie aime à se le représenter. Il rassemble toutes les légendes relatives à ces incarnations, et les lie entre elles par une série de dialogues où des sages, dévoués à ce dieu, s'excitent avec ardeur à chanter sa gloire. Ce but du poème, qui paraît à chaque instant et qui remplace ce qui manque au plan sous le rapport de la régularité et de l'ordre, en constitue l'unité véritable. C'est Vishnou envisagé sous toutes ses faces, qui est l'objet d'un hymne qui ne s'interrompt que pour passer d'un attribut déjà décrit à un attribut nouveau, dans la contemplation duquel la foi du poète trouve la matière de chants religieux et philosophiques.

« Quand le fond, poursuit Burnouf, d'ailleurs si riche de la mythologie populaire, paraît s'épuiser, les conceptions de la théosophie ouvrent devant le poète une nouvelle perspective, ou plutôt les interprétations qu'il donne de la mythologie la tiennent constamment à la hauteur d'une métaphysique dont les solutions ont tout autant de rigueur que celles que présentent les systèmes qui se donnent dans l'Inde pour des philosophies véritables. »

Le *Bhāgavata purāna* se partage en un certain nombre de livres. Il est certainement difficile d'analyser d'une façon précise cet ouvrage métaphysique, et la forme du dialogue adoptée par l'auteur ne contribue pas peu à rendre cette tâche ardue. Burnouf a fait des trois premiers livres un sommaire très-détaillé, auquel nous emprunterons le résumé suivant, qui suffira pour donner aux lecteurs une idée partielle de cet ouvrage important : « Après quelques stances d'introduction, qui ne peuvent appartenir qu'à l'auteur même du poème, le dialogue s'établit entre le barde Sūta et les solitaires de la forêt de Naimicha, lesquels lui demandent de leur raconter l'histoire de Krishna, fils de Vasudēva et de Dēvaki. C'est là l'objet du chapitre premier, lequel trace ainsi le cadre général du poème et en marque distinctement le sujet. Dans le second chapitre, le barde, après avoir invoqué Çuka, fils de Vyāsa, répond qu'il est prêt à satisfaire aux questions des sages, et il expose brièvement les avantages qui résultent de l'attention avec laquelle on écoute l'histoire de Krishna, nommé par excellence *Bhagavat*; le plus grand de ces avantages et celui qui résume tous les autres est la dévotion dont on finit par se sentir embrasé pour cet être divin. Ce deuxième chapitre est suivi d'une énumération des vingt-deux incarna-